

13 MARS 1963

19 MARS 1963

LA PATELLIÈRE :

les chemins d'une réalité retrouvée

L'ART accuse, tout au long de son histoire, une sorte de balancement entre le réel et l'imaginaire. L'essoufflement du phénomène abstrait, né d'une révolte contre l'oppression des formes, la désaffection à son égard d'une grande part de la jeune peinture au profit d'une réalité visible, affirmée par des signes reconnaissables, à laquelle elle veut apporter une plus riche densité humaine, souligne, sans aucun doute, la fin d'une ambiguïté dont notre après-guerre s'est trop longtemps nourrie. En fait, il n'y a pas de cloison étanche entre cette réalité et cet imaginaire ; il y a des expériences, des investigations, des conquêtes. Notre époque est un laboratoire, l'art sort toujours vainqueur des équivoques de vocabulaire et des confusions de formules. Si la qualité d'une œuvre d'art se mesure à la somme d'humanité qu'elle contient et qu'elle dégage, il appartient à la peinture de demain d'affirmer sa tradition la plus sûre, la plus forte et la plus vraie, celle de sa continuité « naturelle ».

N'a-t-elle pas cessé, d'ailleurs, à ses époques de crises les plus aiguës, d'en appeler à l'homme, sève et nourriture de sa propre chair ? Tout ce qui s'écarte de l'homme est voué à la mort. Ou à l'épuration et à la décoration. Tout art, à mesure qu'il se développe, tend vers une plus haute signification de l'homme, dans une sorte de dépassement de lui-même. Nous avons, ici même, entendu Chapelain-

Midy et Lapoujade tenir le même langage. « Toute peinture, a déclaré ce dernier à André Parinaud, a pour destin de devenir image. » Et image « significative », projection transcendée de notre regard, qui, avant d'être elle-même, marque l'un de ces moments privilégiés où l'homme, pour d'autres hommes, échappe à sa matérialité et fait face à son destin.

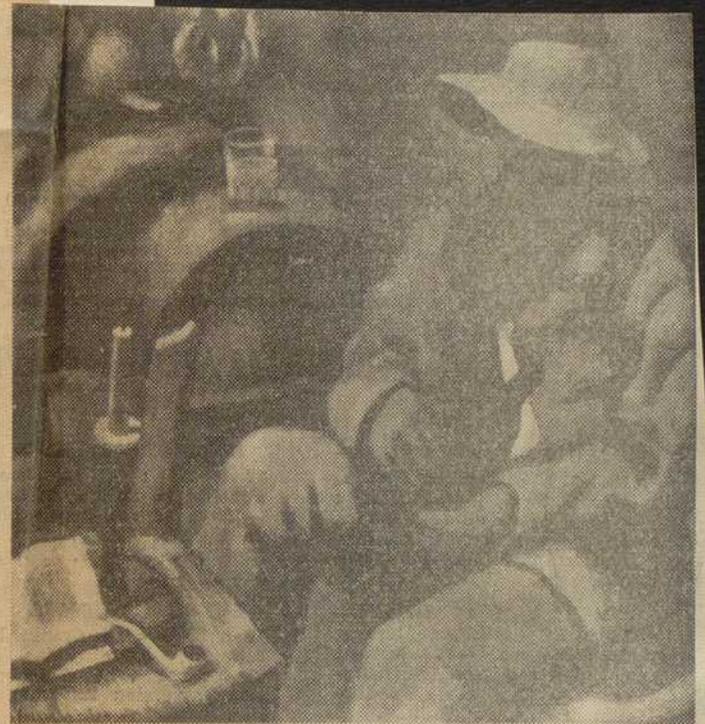
Le rêve n'est pas une autre réalité, c'est l'image devenue folle, la matière spiritualisée, le mystère devenu voyance. L'œuvre d'Amédée de La Patellière, telle qu'elle est présentée à la galerie Katia Granoff, après près de vingt ans de silence puisque le dernier grand ensemble exposé l'avait été lors de la rétrospective du Musée d'Art Moderne en 1945, montre comment, de la rencontre de la nature extérieure, à l'état brut, si l'on peut dire, et de la réalité intérieure, peut naître une série d'images imprévues, insolites, mais d'une riche substance, à la fois fantastique et secrète, porteuse de féerie. Ce peintre paysan, si éloigné de nos artistes « bourgeois », idéaliste, méditatif, sorte de terrien mystique qui sut découvrir et entendre les voix cachées de la nature, je me demande si nombre de jeunes sourceurs, impatientes et curieux, iront l'interroger. Voilà un homme apparemment indifférent à nos préoccupations, à nos recherches, à nos expérimentations, à nos dilections, un peintre de la terre, du travail campagnard, qui n'est

en rien un spéculatif et que les démarches intellectuelles du cubisme, qu'il suivit de près, n'ont pas retenu un instant. Mais ce qui touche chez lui c'est l'étrangeté réveuse d'une œuvre où le clair-obscur semble expliciter le mystère qui se lit derrière chaque tableau comme la suggestion d'une épopée informulée. Ce réel à demi entrevu, à demi retenu, mal dégrossi, à peine sorti de sa gangue, nous retient ; une sorte de poésie visionnaire par fragments souvent péniblement accordés, mais d'une incontestable présence fantastique. C'est sans doute un hasard si l'exposition La Patellière se place entre celle de Dufour il y a quelques semaines, et celle de Kallos qui, tous deux, par des chemins différents appréhendent cette réalité si longtemps perdue ou travestie. « Il ne faut pas perdre de vue, écrivait le premier des trois que l'art est une synthèse. » Depuis quelques années, nous assistons aux efforts des jeunes peintres pour reconquérir la forme, pour réaliser cette sorte de réincarnation de l'homme et du monde dans une structure commune et pour la rendre vivante, c'est que, sans doute, l'unique don de l'artiste est-il de voir, au-delà de l'étroite réalité du moment, ce qui concerne l'éternité de ses semblables.

Le public, après avoir ridiculisé et bafoué Manet, Cézanne et les Impressionnistes, puis les Fauves et les Cubistes, c'est-à-dire chaque langage neuf sans se deman-

der une seconde pourquoi il avait été élaboré et à quoi il répondait, le public a acquis cette certitude que l'œuvre d'art n'est pas l'imitation exacte de la réalité, mais véritablement cette réalité elle-même en quoi il reconnaît, sous forme d'images, une rencontre de formes riche d'émotions, d'interrogations, de découvertes. Un tableau se doit d'être lisible, autant que visible, c'est-à-dire jugé avec nos propres possibilités d'invention du monde. Ce à quoi notre esprit s'attache et, après lui, le regard et le cœur, c'est à cette faculté qu'il nous donne d'aller en lui à la rencontre de nous-même.

La réalité, transformée en épouvantail il y a dix ans, ne fait plus peur aux peintres ; l'énorme déchet de la vague abstraite, matérialisé par l'invraisemblable chaos des deux Biennales de Paris a fait réfléchir. Si la tentative de retour au sujet des « Peintres Témoins » n'a pas eu le résultat escompté, un grand nombre d'artistes n'ayant pas su dominer l'événement et lui assigner, en toute franchise, une prise de position à la fois humaine et plastique, on peut, en revanche, accorder quelque intérêt à l'expérience que tentent certains peintres, pour le prochain Salon de Mai, de reprendre à leur compte « L'Entrée des croisés à Constantinople » de Delacroix et « Le Bateau de la Méduse » de Géricault. Sans doute aussi, doit-on espérer beaucoup



Le Philosophe à la bouteille, peint en 1926 par Amédée de La Patellière, est une des compositions les plus fortes de ce peintre qui s'affirme, entre les deux guerres, l'un des représentants les plus personnels du réalisme moderne dans sa densité terrienne.

d'une première Biennale des formes humaines qui répondrait, dans les jardins du Musée Rodin, à la désagrégation du Salon de la jeune sculpture. Parmi ses promoteurs on trouve Volti, Giacometti, Belmondo, Raymond Martin, Dideron, Gestalder, Derbrée, Couturier.

L'avenir de l'art s'inscrit dans cette seule interrogation : sa communicabilité ou son incommunicabilité avec les hommes. Ce n'est pas une

question de principe, de technique ou de goût ; le public n'a plus le droit de mal interpréter ou de ne pas comprendre ce que lui apportent ses créateurs. Le piège de la réalité de l'esprit substitué à l'absolu de la réalité de l'œil a vécu, rien de grand, ni de vrai, ne se fait dans la nuit et la vie se donne en pleine lumière.

Pierre CABANNE